Ces enfants et ces parents qui posent question :

quelles ressources pour les professionnels de la petite enfance ?

S. Charuel – Psychologue

Des enfants et des parents qui posent question… Je serai tentée d’ajouter « qui nous posent question » dans un premier temps.

Et dans un second temps, pourrait-on envisager des enfants et des parents « qui nous questionnent », dans le sens de nous poser des questions, de par leurs mots ou leurs comportements ?

Ils nous posent question.

Ainsi, il n’est pas rare qu’une réunion débute par exemple par « on veut parler de Tom parce qu’il ne va pas bien en ce moment » ou « Julie nous préoccupe, elle est en retrait par rapport au groupe ». Nous disposons d’1h, 1h30, pour échanger, **tenter de « décoder »** et non « d’interpréter » ce qu’il semble exprimer. Cette distinction est fondamentale dans notre manière d’aborder les situations.

Nous travaillons avec des enfants qui ne sont pas ou peu dans le langage parlé. Même celui qui fait des phrases et a un bon niveau ne peut arriver le matin en nous disant : « bonjour, j’ai eu du mal à me lever ce matin, je suis pas motivé pour venir aujourd’hui ». Ils ne peuvent pas verbaliser leurs émotions et dire « je suis triste parce que Tom joue toujours avec Louis et moi j’aimerai jouer avec lui mais il me repousse ».

Dit ici, dans cet espace, cela peut apparaître à chacun comme une évidence. Mais en situation de travail, on peut momemtanément oublier ce qui fait évidence pour nous. Ainsi, on pourrait en rester à « Tom agresse un copain dès son arrivée. » et interpréter : « il est très nerveux cet enfant », « moi je pense qu’il fait de trop longues journées », etc.

Le temps de la réunion, c’est donc, dans un premier temps, un effort de « décodage » qui va nous permettre de ne pas glisser vers l’interprétation. Il est essentiel que tous les professionnels s’accordent sur ce point car cela implique émotionnellement tous les acteurs en présence et nécessite un certain nombre de « règles ».

Ce travail dans la petite enfance, plus que tout autre peut-etre, vient faire écho à ce que chacun d’entre nous porte de croyances. C’est très compliqué. Personne ne peut dire ce qui se passe réellement dans la tête d’un bébé. Mais si nous ne lui prêtons pas des intentions, nous risquons de ne pas lui communiquer notre désir de le voir communiquer. Les parents le savent bien. Ils se moquent de savoir si leur bébé sourit machinalement ou pas. Ils disent « oh, il m’a souri », à moi ! Les professionnelles aussi prêtent des intentions, en lien avec leurs propres croyances.

Tout cela n’est pas très grave. Ce qui le serait, c’est de ne pas pouvoir en parler. Alors, en réunion, chacun doit se sentir libre d’exprimer son ressenti. Mais il faudra toujours se recentrer sur le décodage. **Cela veut dire partir du réel.** Comme avec une caméra, nous allons essayer de revisualiser ce qui se déroule ou s’est déroulé sous nos yeux, chacun de notre place. C’est en s’astreignant à cet exercice que quelque chose de l’ordre du décodage va apparaitre avec les apports du groupe et que nous allons pouvoir envisager de nouvelles pistes de travail : pouvons-nous proposer des choses au sein même de la crèche qui vont aider l’enfant à surmonter sa difficulté ? Ou faut-il échanger avec les parents ? Et qui alors ? De quelle place ?

Imaginez maintenant ce qui se passe quand le parent est présent. Ce n’est pas pour rien que certaines professionnelles témoignent du fait que le temps de « transmission » est celui qu’elles appréhendent le plus. « M’occuper des bébés, je sais faire » me disait une auxiliaire de puériculture. « Mais parler des bébés avec les familles, j’appréhende ». Cela demande en effet des compétences qui vont s’acquérir bien souvent avec les années. Les professionnels pressentent, à juste titre, tout ce qui se joue autour de l’enfant lors de ce temps où leurs croyances et celles des parents se rencontrent. Pour peu que Tom aille écraser un jouet sur la tête de Julie à ce moment-là et que les deux parents soient présents ! La situation peut vite devenir à haut risque émotionnel. Qui dit quoi ? De quelle place ? A quel moment ? Il n’est pas toujours possible de réfléchir sur l’instant. Pour peu qu’à ce moment-là Sarah ait peur de ses arrivées de parents, se mette à pleurer ou s’aggrippe à la jambe de la professionnelle. Toutes les conditions peuvent être réunies pour que la professionnelle soit sidérée dans sa pensée.

Ils nous questionnent

Se poser pour parler des enfants et des familles nécessite donc un pré-requis : la capacité de l’équipe à écouter tous les points de vue, croiser tous les regards, mais aussi et surtout accepter que leurs présupposés cliniques et éducatifs soient discutés.

Car avant la période de la transmission professionnelle, il y a la transmission intergénérationnelle. « *Il faut tout un village pour élever un enfant* » dit un proverbe africain. Cet adage n’a jamais eu autant de sens en occident au XXIème siècle, où les parents sont souvent isolés dans l’éducation de leurs enfants, portant sur leurs épaules pour beaucoup d’entre eux la lourde responsabilité de l’éducation des enfants là où il y avait avant un père, un grand-père, une grand-mère, un instituteur de village, un curé, etc.

Non, les parents ne sont pas les seuls responsables de l’éducation de leurs enfants. Le village aujourd’hui est fait de toutes les personnes impliquées dans l’éducation de celui-ci. Le village, c’est vous aussi.

Je pense ici à la maman de Méddy, qui a vu sa famille s’étioler à la suite de cancers qu’elle qualifiait de « foudroyants ». Femme sensible et intelligente, immigrée, donc très loin des siens, elle était parfaitement consciente que ces 120kg venaient remplir un vide. Si elle ne pouvait faire autrement pour elle-même, elle voulait préserver son fils. C’est Méddy qui tombait et chutait à la crèche, comme « foudroyé », en l’absence de tout obstacle, et qui nous racontait ce que portait sa mère.

Oui, tous les enfants ne chutent pas parce que leur motricité libre n’a pas été respectée. Il nous faut faire attention à ne pas faire des liens arbitraires et, surtout, ne pas envahir d’emblée un parent avec un « savoir » qui risquerait de l’éloigner d’une compréhension qui est en lui, perçue par l’enfant avant même tout adulte, qu’il soit parent ou professionnel.

Merci Meddy d’avoir compris que ta maman n’avait pas encore tissé suffisamment de liens solides dans ce nouveau pays pour trouver une amie à qui confier ce qu’elle aurait jadis confié à ceux à qui elle était attachée et ainsi, t’en libérer.

Ainsi, le parent qui pose question est bien souvent celui qui par ses mots ou son comportement met à l’épreuve nos capacités d’empathie. Alors que l’enfant qui pose question met plus à l’épreuve notre capacité à décoder l’histoire qu’il raconte. Nos capacités d’empathie aussi vous pourriez me dire ; je pense à ces enfants « qui poussent à bout » bien sûr, mais même ceux-là à mon sens n’ont pas renoncé à demander notre aide.

(Est-ce que j’arrête là ?)

Intérêts et limites de la place du psychologue face à ces enfants et ces familles qui posent question

Ce travail de décodage, pourtant nécessaire, peut s’avérer difficile dans certaines situations d’accueil qui peuvent alors devenir particulièrement éprouvantes pour les professionnels. Les assistantes maternelles indépendantes, par exemple, suivant les secteurs, n’ont pas les espaces de parole pour pouvoir faire ce travail de décodage. Elles essaient de mettre en place, seules, des solutions : s’organiser en collectif de travail, appeler une collègue pour parler d’une situation d’accueil. Celles qui sont rattachées à une Crèche Familiale ou fréquentent un RAM peuvent s’appuyer sur l’aide de professionnels qui font des visites à domicile par exemple ou propose des temps de rencontre (Cécile nous en parlera tout à l’heure) qui vont leur permettre de découvrir l’enfant différemment ; elles s’appuient aussi sur des groupes de parole que nous organisons. Les professionnels avec lesquels je travaille en Centre Maternel sont sans cesse exposés à la dyade mère‑enfant. Leur imposer d’être toujours dans l’accompagnement peut venir entraver ce nécessaire temps de prise de distance sur le vécu émotionnel d’une situation. Et les instances d’analyse ne sont pas toujours proportionnelles à l’intensité de l’implication émotionnelle. Il peut etre douloureux pour un professionnel d’attendre 15 jours/un mois pour penser une situation qui le préoccupe et cela peut impacter fortement sur la relation parent-enfant-professionnel.

Les professionnels avec lesquels je travaille ont coutume de m’entendre dire « on ne peut pas faire du vélo et se regarder pédaler, sinon on va droit dans le mur ou le fossé, comme vous préférez ». Je « radote » volontairement parce qu’il me parait nécessaire que les gestionnaires comme les dirigeants soient informés, sensibilisés, au-delà du travail prescrit, du travail préalable à toute décision concernant l’accompagnement d’un enfant ou de sa famille. Le risque serait alors de travailler uniquement sur la base des « ressentis » des uns et des autres, donc de manière très projective.

L’avantage de travailler comme psychologue Petite Enfance est d’abord la régularité de la présence. Il existe peu de lieux d’accueil où on peut se dire « on a le temps », parfois 3 ans, pour accompagner un enfant et sa famille. Après les réunions, si je n’ai pas de rendez-vous avec les familles, il n’est pas rare que j’aille dans les groupes. Je cotoie donc ces enfants ou ces parents qui posent question de manière informelle, hors du cadre d’un bureau. Ce temps que je qualifierai **d’observation participante** permet de compléter les observations des professionnelles, d’ouvrir sur de nouvelles pistes de réflexion mais aussi de « dédramatiser » la rencontre avec la psychologue. Les parents font plus facilement appel à nous car nous situons d’emblée notre présence comme ordinaire, i.e. comme une compétence parmi d’autres dans le suivi du développement normal des enfants. Nous écoutons aussi les croyances et les peurs des familles. Resituer le comportement de l’enfant dans le cadre du développement normal sans banaliser le questionnement du parent aide le parent à reprendre confiance et les difficultés s’estompent progressivement. Quelquefois, cela ne suffit pas, mais nous sommes là pour accompagner les familles afin qu’elles trouvent en externe, des interlocuteurs adaptés à leur problématique. Notre présence facilite l’accès à la relation d’aide (et je laisserai le soin à Martine de parler de ces prises en charge en externe).

Le psychologue petite enfance, comme l’a exposé Véronique est « un outil » parmi d’autres outils. De part sa fonction, il va tenter d’impulser cette dynamique de réflexion autour de l’enfant ou la famille qui pose question. Mais travaillant au sein même de l’institution, il présente la particularité d’être un « tiers inclus ».

*« C’est l’équipe et la direction elles-mêmes qui définissent implicitement sa place. C’est pourquoi celle-ci est particulièrement changeante d’une structure à l’autre* » me disait un collègue.

Ainsi, il peut arriver que le temps accordé à la réflexion autour d’un enfant qui pose question conduise à un **questionnement sur des problématiques institutionnelles**. Que faire quant l’organisation ou les positionnements institutionnels posent question ? Reconnait-on le droit au psychologue de questionner l’organisation du travail ou pas ?

Par exemple, on me parle de Jeanne qui ne veut pas venir au rencontre-jeux. Elle montre régulièrement la porte et passe son temps en mouvement. Parfois, elle se met les mains sur les oreilles. L’équipe se demande si elle n’est pas autiste et pense à une orientation. Au fil de la discussion, nous constatons que Jeanne en est à sa 3ème assistante maternelle en 18 mois. La première est tombée malade, la seconde a déménagé. Le contrat oblige la directrice à proposer une solution de remplacement aux familles. Nous passons de « Jeanne autiste » à Jeanne montre-t-elle simplement qu’elle veut partir, qu’elle ne veut pas entendre les propositions de jeux ? Se déplace-t-elle sans cesse pour tenter de contenir son angoisse ? L’équipe est-elle prête à accepter que des actes institutionnels aient pu participer de l’insécurité ressentie par l’enfant ? Que faire ? Peut-être déjà parler à Jeanne et reconnaitre tous les efforts qui lui ont été demandés…

Recruter un psychologue en interne est donc un choix qui demande l’adhésion, sinon de l’ensemble de l’équipe, au moins de la majorité. Parce que cela va l’amener à questionner les équipes : qu’est-ce que tu as fait ? qu’est-ce que tu as dis ? Ce qui peut être mal vécu par certains professionnels, pour pleins de raisons différentes. Il peut être mal à l’aise de s’exprimer devant ses collègues, avoir du mal à expliciter son travail, être en conflit avec sa hiérarchie, craindre le regard du psychologue, etc.

De plus, le psychologue a accès à ses propres observations : du professionnel en situation de travail, de l’enfant dans l’espace d’accueil, du parent dans l’espace d’accueil ou en entretien. A la différence d’un psychologue en externe, qui ne voit jamais les enfants et les familles accueillies, il ne peut travailler uniquement sur le discours, il travaille aussi sur le réel de l’activité. Ses observations peuvent ne pas entrer en raisonnance avec l’équipe, les enfants qui les questionnent ne sont pas toujours ceux qui questionnent l’équipe, les parents aussi. Enfin, de nombreux travaux ont montré qu’il est particulièrement exposé en cas de conflit institutionnel.